

Jacques Lusseyran,  
entre cécité et lumière.

Marion Chottin, Céline Roussel  
et Zina Weygand (dir).

Préface de Pierre Brunel.

Éditions rue d'Ulm, 2019,

232 p., 18 €.

Aveugle par accident dès son enfance, co-fondateur à 17 ans des Volontaires de la Liberté – groupe d'étudiants et lycéens franciliens auteurs d'une feuille clandestine – déporté revenu de Buchenwald,

enseignant et écrivain après la guerre, Jacques Lusseyran est une personnalité hors norme dont ce colloque explore les multiples facettes.

Jacques Semelin restitue les débuts des Volontaires de la Liberté jusqu'à la scission de 1943, où une partie rallia Défense de la France (DF). La part personnelle de Lusseyran dans leur direction est difficile à apprécier : le groupe fonctionnait comme un collectif, y compris pour les articles du bulletin, non signés, tous sur une ligne antinazie et antivichyste. En revanche, en militant pour créer un journal de plus grande audience, puis pour rallier DF jugé trop à droite par certains camarades, ce tout jeune homme a manifesté une juste appréhension des défis posés en 1942 à la Résistance : l'éclaircissement de son assise et l'effort d'unité devenaient vitaux. De fait, l'apport des jeunes Volontaires a été important pour transformer DF en mouvement d'envergure nationale et faire évoluer sa ligne.

Sur la déportation, Olivier Laliou, en historien, et Céline Roussel, en littéraire, soulignent chacun le caractère tardif du témoignage de Lusseyran : il survient dans la deuxième version de *Et la*

*lumière fut* en 1961 (la première, en 1953, s'arrêtait à la Résistance), après avoir nourri partiellement un roman puis un essai philosophique. Ce lent processus accompagné de réécritures peut s'interpréter comme l'aveu, en creux, d'une difficulté initiale à relater l'expérience des camps. De fait, il laisse à d'autres, comme David Rousset, la description clinique de l'horreur du système concentrationnaire. Venant après eux, il se sent légitime pour délivrer son propre message, positif parce qu'étroitement lié à la construction d'une œuvre autobiographique où il se met en scène comme un « aveugle-voyant » et en tire une philosophie, voire une mystique.

Cette œuvre singulière fait l'objet de plusieurs communications montrant son statut ambigu. Lusseyran était sujet à des synesthésies visuelles, mais aussi multisensorielles, phénomènes aujourd'hui bien connus et sur lesquels une mise au point passionnante est faite par des neuroscientifiques. Cependant, comme le montrent le second article de Jacques Semelin (lui-même mal-voyant) et celui de Marion Chottin, la philosophie de la « vision intérieure » qu'en infère Lusseyran joue sur la juxta-

position de ses expériences vécues et d'usages métaphoriques de la notion, auxquels invite toute une tradition d'écrits religieux ou littéraires. La mystique de Lusseyran s'alimente aussi sans doute à l'anthroposophisme dont ses parents étaient adeptes, et à l'ésotérisme chrétien.

Qu'on insiste sur la cohérence de sa pensée ou au contraire sur les failles de sa philosophie de la cécité, Lusseyran semble en tout cas ne jamais avoir renoncé à une vocation de polygraphe, cumulant jusqu'à sa mort accidentelle en 1971 essais, romans et pièces de théâtre. Peut-être la publication entière de ceux-ci (certains sont inédits) modifierait-elle notre vision de son œuvre. Aujourd'hui, en tout cas, Lusseyran reste, pour les lecteurs français de *Et la lumière fut*, l'auteur d'un hymne à la Vie. Là se trouve sans doute la trace la plus forte de son expérience de la résistance : dans les dernières lettres de résistants fusillés, le terme qui revient le plus souvent est précisément le mot : vie. Et l'on se souvient de la définition saisissante que Jean Paulhan donnait, en 1944, du choix fait par les résistants : « *C'est qu'ils étaient du côté de la vie.* » »

Bruno Leroux

